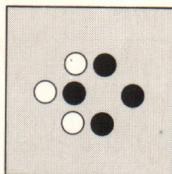


Renaud Camus

Elégies
pour quelques-uns



P.O.L

Élégies pour quelques-uns

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1 *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*
2 *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.*
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.*
- Journal romain 1985-1986, Éditions P.O.L, 1987.*

Roman :

- Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.*
- Roman Furieux, Éditions P.O.L, 1987.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*

Renaud Camus

Élégies
pour
quelques-uns

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2-86744-132-3

*... et d'abord pour le Jean de la rue de
Buci, que je ne connaissais pas, qui sou-
riait, qui mourut le premier.*

*mais le train passe et l'heure passe et le temps passe
comment ô bien-aimés ai-je pu vivre
sans vous une seule heure une seule
je me le demande souvent le soir à cette heure...*

Pierre de Massot

On pourrait sans inconvénient majeur commencer la lecture de ce livre à la cinquième élégie, voire à la sixième ou plus loin, quitte à revenir ensuite, éventuellement, aux premières pages.

I

(*NOWHERE, U.S.A.*)

La lumière de San Francisco, m'a-t-il toujours paru, c'est d'emblée celle du souvenir. Mais s'il n'en allait ainsi que pour moi ? Ou bien cette vertu particulière tient-elle à quelque définissable essence, objective, sans pareille, no- toire à défaut d'être nommable et que fomenteraient la transparence de l'air, le miroitement éparpillé de l'océan, le passage si rapide, au-dessus de nos têtes, des infimes nuages aux formes fugitives, aussitôt dérobées, qu'il ménage dans le ciel, dans nos regards, la journée, nos humeurs, presque en permanence, au fil des heures, des centaines de changements à vue ? L'éloignement, aussi, doit jouer son rôle. Je ne suis jamais allé plus loin sur terre ; et cette pensée, le long des ondoyantes avenues droites, dans les jardins, sur les quais, près des fontaines, ne me quitte guère. Toujours est-il qu'une femme jeune, et dans ses bras un enfant endormi, peut-être, apparaissant au sommet d'une rue très en pente, dans le quartier de North Beach, et se détachant en entier, pure silhouette tandis qu'elle traverse, sur l'horizon et sur le souffle capricieux du large, arpentait déjà, certain matin de l'été dernier, mon insomnie de cette nuit. Et toutes mes insomnies à venir l'ont regardée disparaître, et le foulard vert et blanc de ses cheveux, et sa robe imprimée, légère, et

son ombre oblique allongée, tremblante à peine, qui se tendait vers moi.

J. et moi passions nos journées, une semaine durant, au soleil sur son toit. On avait froid lorsque l'on se tenait debout, à cause du vent, et pourtant l'on ne pouvait marcher les pieds nus sans les brûler sur les planches. Lui préparait une entreprise qui lui tenait à cœur entre toutes, la grande affaire de sa vie, disait-il presque sans rire. Il consultait des dossiers, il vérifiait des devis, il inspectait pour la centième fois des plans. Je ne me souviens plus de ce que je lisais.

Si : *Vingt mille lieues sous les mers*. J'avais commencé cette lecture à New York, au soleil déjà, sur le *pier 42*, au bout de Christopher Street. D'autres hommes à demi nus étaient allongés près de moi. Et j'étais sûr que s'ils voulaient bien me jeter un coup d'œil ils imagineraient, d'après la couverture de mon édition de poche, ornée de la photographie en couleurs d'un gigantesque monstre marin, la gueule béante, que j'étais plongé dans quelque adaptation, pour le livre, des *Dents de la mer*.

Abîmé dans lui-même, frénétique, coupé du monde mais surexcité par les effets de quelque herbe puissante ou d'un autre stupéfiant, un grand Noir en culotte rouge, monté sur des patins à roulettes, dansait seul au bout du ponton, avec une hallucinante maestria. Il avait posé sur la dalle de ciment, à ses côtés, un énorme poste à transistor, tonitruant, tout noir.

Je venais de recevoir une lettre de toi, la première depuis des mois. Ton écriture avait changé, irrégulière, désordonnée, presque indéchiffrable.

Aux pages initiales du roman, lorsque l'Abraham-Lincoln, quittant New York, s'avance dans les eaux de l'Hudson, Arronax, le narrateur, évoque avec enthousiasme « l'admirable rive droite du fleuve, toute chargée de villas ». Étendu sur une grosse poutre de bois gris, vermoulue, ma chemise repliée me servant d'oreiller, je ne voyais, à lever les yeux entre deux paragraphes, du côté du New Jersey, que de crasseuses usines et des entrepôts d'un autre âge, pourris-sants, abandonnés sans doute ; au-dessus d'eux des rochers noirs.

Un autre été, des années plus tôt, comme je courais le long des quais, au petit matin, après une nuit d'insomnie, déjà — mais alors c'était la chaleur qui m'empêchait de dormir, je crois —, j'avais aperçu le France, énorme avec simplicité, sagement garé parmi les eaux rouillées, dépassant de très haut les maisons du quartier.

J'ai lu *Vingt mille lieues sous les mers*, aussi, sur une petite plage du Pacifique, près du château de Hearst. Un vieillissant hippie, nu, le corps blanc, avec une barbe rousse et flanqué d'un grand chien teigneux, sans illusions, dessinait sur le sable, à l'aide de galets plats, un signe vaste et mystérieux : offert à la lecture, qui sait, de dieux indifférents. Il était alors question, dans le livre, des baleines qui longeaient cette côte. Non ; peut-être était-ce seulement dans la *littérature* (*sic*, moins l'accent : les prospectus) du motel où je m'étais arrêté, et qui s'appelait San Simeon Pines. Le dépliant publicitaire était très éloquent sur le romanesque passé du domaine, à perte de souvenir et de vue. Vers 1850, apprenait-on par exemple, un Portugais tombé du ciel avait construit là des bateaux de pêche, dans cette crique même, sous la petite fenêtre aux panneaux coulissants de la chambre, où s'agitaient de courts rideaux fleuris, de part et d'autre

d'un napperon brodé, sur la commode. A la tombée du jour, l'ombre est celle, torturée, d'un arbre rabougri, depuis toujours battu par les vents de la solitude et du large. Ou bien tout cela ne sort-il que d'un vieux film ?

Je voyageais à bord d'une énorme voiture. A l'aéroport de Los Angeles, au bureau de location, j'étais tombé, pas tout à fait par hasard, sur un jeune employé qui s'appelait Timothy. Son prénom était indiqué par une petite plaque noire aux lettres blanches, agrafée sur sa chemise d'uniforme. Très gentil, très bavard, Timothy s'était apparemment pris pour moi d'une vive amitié. Non, jamais il n'avait eu la chance d'aller en France, mais il comptait réaliser bientôt ce vieux rêve. Il était en train de mettre de l'argent de côté, il redeviendrait étudiant, et le plus tôt possible il irait apprendre le français, à l'université d'Aix-en-Provence. Oui, c'était une très bonne idée, une très jolie ville, la plus jolie ville de province, probablement. Coïncidence, j'y avais déjeuné quelques jours plus tôt, rentrant de la Côte d'Azur, la veille de mon départ pour les États-Unis.

(Nous avons quitté l'autoroute et rejoint le cours Mirabeau. Nous avons perdu près d'une heure, par pur attachement à ce nom, aux Deux-Garçons, sans parvenir à nous faire servir ; puis un long moment encore à la terrasse suivante. J'étais en la compagnie de J. (autre J., *Casque d'Or*) et d'une de ses amies, qui faisait la tête parce qu'elle ne voulait pas rentrer si tôt vers Paris. L'atmosphère en était un peu tendue. Mais j'avais eu le temps de courir jusqu'à cette place jaune aux angles arrondis, presque entièrement close, que je n'avais pas vue depuis mon enfance. L'éclairage printanier, sur le cours, était d'une charmille de comédie. Passage des corps, ensablement des mots, légère torpeur, l'égrènement silencieux des destins. Et le regard de J., un

peu triste. Son sourire.

En Californie, on m'a parlé trois fois d'Aix-en-Provence. « Connaissez-vous Vauvenargues ? » « L'atelier de Cézanne était fermé. »)

Bien entendu, je voulais une voiture du type le moins coûteux. Ah non, non, pas une de ces grosses Buick, je n'en ai pas les moyens ; quoique évidemment ce doit être drôle, une fois, surtout pour un Français, je n'ai jamais eu l'occasion d'en conduire. Vous savez, chez nous, il n'y a guère que de petites voitures.

« Vraiment, ça vous amuserait ?

– Oui, bien sûr. Mais ça doit être beaucoup trop cher.

– Attendez, je peux peut-être arranger ça. »

Et c'est ainsi que pour le prix d'une Toyota je m'étais retrouvé maître d'un énorme bateau, un mastodonte de je ne sais quelle marque qui se parait en rutilant du titre de *Marquise*. Au conducteur il était impossible, même en se renversant complètement en travers, d'atteindre la porte de droite ; et bien entendu c'était inutile, car tout était électriquement commandé depuis le tableau de bord. Il y avait une profusion de dispositifs et de commodités qui le premier jour m'ont paru tout à fait absurdes, et dont j'ai pensé, par la suite, ne plus jamais pouvoir me passer. Pas un bruit, les manœuvres d'un seul doigt et là-bas, au bout du capot, très loin, dressé sur le paysage, un signe pareil à un viseur, qui tenait le monde à distance et l'avertissait d'avoir à se tenir prêt pour notre arrivée, celle de Marquise et la mienne. La bonne radio pouvait capter toutes sortes de postes excellents, et je glissais solennellement, à toute allure mais dans une impression de moelleux ralenti, d'une voie l'autre le long des autoroutes, au son très approprié de la troisième symphonie

de Saint-Saëns, avec orgue.

Un matin du début de juin, comme je sortais épuisé, mais dans une bonne fatigue, vers quatre heures, du 8709, le grand établissement de bains de la Troisième Rue, j'ai décidé d'aller voir le lever du soleil, depuis le sommet de Griffith Park. J'ai suivi Sunset Boulevard, puis Los Feliz. Le "parc" n'est qu'une montagne ravinée, sablonneuse, assez sauvage. Je ne me suis pas dirigé vers le grand observatoire blanc qui se dresse sur le plus visible sommet, mais j'ai suivi, sur la droite, après les tennis, une autre route en lacets où se croisent et se recroisent, dans la journée, de lents chercheurs d'aventure. A cette heure-là, personne, évidemment, et je ne m'en souciais guère. Tout en haut de la pente, cependant, le prolongement d'un vaste virage fait plus ou moins office de terrain de stationnement, et là se trouvait garée, solitaire, une modeste petite voiture. A son volant se tenait assis un homme d'une quarantaine d'années, peut-être un peu plus, d'origine mexicaine, probablement, très maigre, avec des cheveux noirs trop bien coiffés. Presque aussitôt après mon arrivée, il est sorti de son automobile, il a marché quelques instants, sans me quitter des yeux, sur le contrefort de terre battue de la route, puis il a disparu derrière lui. A mon tour, j'ai gravi ce léger renflement. L'homme était posté vingt mètres plus bas, au bord d'un fourré cachectique, non sans une étrange expression d'humilité dans son regard insistant. Il a fait encore quelques pas, la tête toujours tournée de mon côté pour m'attirer parmi quelques arbustes desséchés qui nous dissimuleraient tant bien que mal, éventuellement, à de très improbables coups d'œil. Lorsque je l'ai rejoint, il s'est agenouillé devant moi.

Le lever du soleil était un peu décevant. De l'immensité de la ville, on ne pouvait rien distinguer clairement. L'océan

même n'était que son emplacement supposé, nuance à peine un peu plus pâle et lumineuse, peut-être, de la grisaille enveloppante ; un vide, un doute, une idée pas tout à fait éclore, une faille pour la mélancolie. La corruption de l'atmosphère, bien sûr : mais des proches collines coiffées de maisons basses, qu'entouraient des terrasses de bois sur pilotis, se détachaient à la japonaise de longues traînées de vraie brume, défroques ultimes et froissées de la nuit.

Quand j'ai quitté le modeste inconnu, dans les premiers reliefs de l'aube, il avait l'air reconnaissant, et presque surpris que je lui souris. Nous n'avons pas échangé la moindre parole. Il est resté sur place entre les buissons pendant que je regagnais la voiture. Il faisait brusquement un peu froid. La radio diffusait, pendant mon retour vers la ville, un quatuor de jeunesse de Richard Strauss. J'ai roulé tout à fait au hasard dans Hollywood désert, pour en entendre la fin. Pourtant, lorsque je suis rentré dans ma chambre, au Tropicana Motel, je n'avais toujours pas sommeil. Je me suis mis à t'écrire, une longue lettre, la seconde depuis la tienne, mais beaucoup plus froide et pessimiste que la première, au point qu'elle en était presque contradictoire : non, je ne voyais pas, hélas, étant donné tout ce que tu savais et que nous nous étions mille fois répété, quel genre d'entente nous pourrions bien espérer d'établir entre nous. L'enveloppe dûment close et posée, debout, contre le miroir d'un guéridon, mon message agissant déjà, mais sur moi seul, j'ai regardé, de mon lit, un vieux film à la télévision. Il n'y avait presque pas de coupures commerciales, pour une fois. C'était encore le petit matin. Je n'ai dormi que deux ou trois heures.

On était alors au beau milieu de la crise d'énergie, en Californie. Les gens ne pouvaient obtenir d'essence qu'un

jour ou deux, par alternance, selon le numéro d'immatriculation pair ou impair de leur voiture. D'effroyables files d'attente s'allongeaient devant toutes les stations-service. Moi j'allais faire remplir le réservoir à l'aéroport, au bureau de location, avec d'autant moins d'ennui que c'était à côté de Venice, de ses palais des Doges de pacotille et de sa plage. Timmy parlait avec moi de la France, du futur, d'Aix-en-Provence et des yeux bleus.

Je suis parti vers le nord et pour San Francisco. J'avancais par petites étapes. La plupart du temps, je suivais la côte, mais je faisais aussi des incursions vers l'intérieur des terres, sur d'étroites routes de montagne qui n'étaient pas toujours goudronnées.

Au-dessus de la vallée d'Ozai, je me suis assis sur un banc, comme le recommandait mon guide, à l'endroit précis d'où Ronald Colman avait considéré le même édénique panorama, dans je ne sais plus quel film dont l'action devait se dérouler en Inde, je crois bien.

(Retrouvé le guide, *Dollar-wise California* : le film était *Lost Horizons*, et la vallée rien de moins que Shangri-la.)

A Santa Barbara, j'ai dîné seul dans un restaurant tranquille aux tons pâles, rendez-vous feutré d'habitues amoureux. Chaque table était ornée d'un minuscule bouquet. Je me sentais passablement déplacé, mais ce n'était pas un sentiment désagréable ; du moins n'en gardé-je pas un mauvais souvenir aujourd'hui.

Le jour où j'avais visité le château de Hearst, à San Simeon, et comme j'avais repris la Grande Route numéro 1, toujours en direction du nord, le long de l'océan, sur les

Les neuf textes qui composent ce petit livre ont été rédigés sur presque une dizaine d'années, à des moments perdus, pourrait-on dire, du moins pour les premiers. Le vide, le regret, le silence et le temps qui passe ont eu tout loisir, dès lors, de s'immiscer entre eux, parmi leurs paragraphes, dans la matière même de leurs phrases, peut-être, et la couleur de leurs mots; c'est au point que ces proses ne trouvent leur résolution, sur le tard, qu'autour de ce thème, l'absence, dont on dirait qu'elles s'efforcent de constituer, distraitemment, une sorte de bref traité, mélancolique, ardent et souriant.

Les *Elégies pour quelques-uns* sont le livre compagnon de *Tricks*, sa contre-épreuve, si l'on veut : mince puisque *Tricks* est épais, discursif puisqu'il ne commente pas, lyrique puisqu'il est impassible, sentimental puisqu'il ne parle que des corps et des gestes.



9 782867 441325

Maquette de couverture :
Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-132-3

F 10132-6-88

70 F